



MON AMI MARIO, UN ACHARNÉ DE LA PAIX

Foin de nos soucis nationaux et internationaux – et Dieu sait s'ils sont nombreux – j'ai décidé d'aller aujourd'hui à rebrousse-poil de l'actualité, du moins de celle qui fait trop souvent les choux gras de nos petits écrans. Si vous le voulez bien, je vais donc vous parler de mon ami Mario. Pas du tout pour faire "people" comme on dit maintenant, et on sait que le "people" se vend bien !!! Non, ce qui m'importe par ces temps de gros grain où les peurs s'accumulent, c'est de vous faire connaître un homme qui, depuis vingt ans, s'acharne, avec une discrétion, une patience, une ténacité sans limites, à prévenir une multitude de conflits, en Afrique notamment. Un homme qui cherche, coûte que coûte, à rendre ses chances à la fraternité et donc à la paix. Un homme qui, pour cette raison même, vient de se voir attribuer à Paris, le 5 novembre dernier, le Prix de la Fondation Chirac pour la prévention des conflits.

J'ai aperçu Mario Giro pour la première fois un soir de 1994 dans ce très ancien quartier de Rome, le Trastevere, par où arriva jusque dans l'Empire la Bonne Nouvelle de l'Évangile. C'est là, à l'ombre de la toute belle basilique consacrée à la Vierge, Santa Maria in Trastevere, que la communauté de Sant'Egidio a ses quartiers. Chaque soir, ils sont plusieurs centaines à s'y retrouver pour échanger et prier après leur journée de travail et après avoir assumé leurs engagements sur tous les lieux névralgiques de la misère romaine. Mario avait quatorze ans quand il a rejoint la communauté de Sant'Egidio devenue depuis 1968 un vrai réseau mondial d'acteurs de paix au quotidien. Une longue et belle histoire, née de la décision de quelques lycéens et de leur chef de file Andrea Riccardi de faire leur révolution à partir des deux clés majeures de l'Évangile : la prière quotidienne et le service des pauvres.

Ce soir-là donc, mon épouse et moi conviés à Sant'Egidio pour la première fois allions, à notre grand étonnement, participer à un événement majeur : la signature d'un accord de paix entre le gouvernement du Mozambique et les rebelles de ce pays après trois ans de négociations secrètes dans les locaux de la communauté. Majeur, l'événement allait également être fondateur pour Mario Giro et sa discrète épouse Paola. Un couple allait vivre désormais au rythme incessant des allers et retours entre Rome, le continent africain et l'Europe. C'est la négociation d'Arusha, puis la résolution de la crise au Burundi en 1996. Ce sont les travaux de préparation du pacte pour le futur de l'Albanie en 1997 et la médiation pour le Kosovo entre le serbe Slobodan Milosevic et le kosovar Ibrahim Rugova en 1998. C'est la longue crise ivoirienne qui semble se dénouer aujourd'hui et dans la résolution de laquelle Mario Giro joue un rôle essentiel, à Marcoussis d'abord, puis à Accra, Pretoria et Ouagadougou sous la houlette du président burkinabé Blaise Compaoré. En parallèle, si j'ose dire, voici Mario aussi au Libéria, pays dangereux s'il en est, au Darfour où la situation n'est pas plus brillante, en Ouganda où il faudra dix ans pour qu'il puisse enfin rencontrer dans son repaire le leader de l'armée rebelle, en Guinée où le président Compaoré est nommé médiateur après le tragique coup d'État de 2009 et demande officiellement l'aide de la communauté de Sant'Egidio, comprenez de Mario Giro. Vient enfin la toute nouvelle victoire de Mario et celle de sa communauté : l'enregistrement gratuit à l'état civil, en 2011, de cent pour cent des enfants du Burkina Faso contre soixante trois pour cent en 2008 suite à l'opération "*Tous contre l'oubli*".

Mais qu'est-ce qui fait donc courir cet homme qu'on attrape au téléphone dans un coin désertique du Tchad ou une ambassade du Niger ? Qu'est-ce qui motive cet ami qui vous presse de venir partager un verre avec lui à Paris entre deux avions et qui, le moment venu, vous écoute et vous parle comme s'il avait la journée entière à vous consacrer ? Qu'est-ce qui le nourrit, lui, dont les minutes sont comptées et qui trouve le temps de vous offrir ses vœux de Noël avant de partager le repas qu'offre la communauté chaque année à tous les pauvres de Rome dans la basilique Santa Maria ?

Ce qui pousse Mario dans le don tourbillonnant de son existence, fort de l'appui indéfectible de Paola et de toute la communauté, il l'a dit lui-même le 5 novembre devant les grands de ce monde réunis autour de Jacques Chirac et de Simone Weil : « *Au cours du temps, le service de la paix est devenu pour*

moi une passion nourrie de sympathie pour l'humain et son avenir (...) Cette quête, souvent, a été considérée comme naïve et idéaliste. Elle est, en revanche, humaine. L'idée résignée qui prévaut aujourd'hui est que la guerre sera toujours la triste compagne de la vie de l'homme : devant elle nous serions impuissants ! Mais la guerre ne peut pas être simplement considérée comme un passage de l'Histoire. La guerre marque le déclin des peuples. Après une guerre, un homme, une femme, un peuple ne sont plus ce qu'ils étaient. Je l'ai vu en Afrique, je l'ai constaté dans les Balkans et ailleurs. La guerre corrompt, endommage, détériore l'âme d'une nation, arrache de l'esprit humain ce qui caractérise son humanité : la volonté d'espoir et le désir d'avenir. »

Vous l'avez deviné : on ne peut pas comprendre Mario Giro sans percevoir un tant soit peu de cette passion pour l'humain dont son regard un tantinet malicieux et son sourire indéfectiblement amical constituent la marque de fabrique. Soit mais, me direz-vous, il en faut plus encore pour être négociateur, médiateur, diplomate, que sais-je encore, et pour amener à se parler d'irréductibles adversaires. « *La méthode de Mario*, explique Michel Camdessus qui le connaît bien, *s'appuie simplement sur la force de l'écoute patiente, du respect et de l'amitié offerte à tous. Une diplomatie de la "force faible" capable de désembourber des négociations sans espoir, de ramener au dialogue ceux qui avaient juré ce s'ignorer... enfin de s'effacer dès que l'action des gouvernements ou des organisations internationales peut se déployer* ». Mario d'ailleurs le confirme avec lucidité tout en allant plus loin encore : « *Certes, convient-il, il faut de l'expérience, du sens politique, de la connaissance mais cela n'est pas assez. Il faut aussi sortir de soi-même, abandonner toute vision égocentrique pour apprendre l'art de la rencontre.* » Et d'ajouter ce qui est le cœur du cœur de sa démarche « *Il s'agit de reconnaître le lien que constitue la même aventure humaine et de reconquérir le sens d'une communauté de destin* ».

Nous voilà loin, m'objecterez-vous encore, de l'humble service des pauvres et des exclus qui sont l'essentiel, partout dans le monde, de l'activité de Sant'Egidio. Pas du tout, répond Mario. Bien au contraire. « *L'amitié avec les pauvres, commente-t-il, marque distinctive de la communauté de Sant'Egidio, est cette école à laquelle j'ai appris la relation avec l'autre, l'éloigné, le différent. Servir les derniers est la clé pour arriver à tous. Nul ne peut dire qu'une société qui marginalise, sépare, exclut, est en paix. C'est pourquoi travailler pour la paix signifie de nombreuses choses au-delà des accords politiques : reconstruire le tissu déchiré des banlieues où s'installe la violence diffuse, organiser la rencontre entre générations différentes, favoriser l'intégration des exclus, le dialogue entre les cultures et entre les religions, le partenariat entre continents. Cela s'appelle la construction du vivre ensemble.* »

Fort de son Prix de la Fondation Chirac, son visage d'homme de paix porté par d'innombrables affiches dans tout Paris, Mario Giro est devenu un "people" malgré lui. Ou plutôt le "people" de proue de l'immense caravane des chercheurs de paix. Je vous avais laissé entendre que nous évoquerions l'actualité autrement. Voilà qui est fait. Grâce à mon ami Mario. Et peut-être désormais un peu le vôtre.

Jean-Claude PETIT